

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

ÉDOUARD

LA CALPRENEDE, GAUTIER
COSTES DE

Tragi-comédie — 1640

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

ÉDOUARD	59 répliques
ÉLIPS	29 répliques
COMTE DE WARWICK	21 répliques
MORTIMER	14 répliques
ISABELLE	13 répliques
DUC DE NORFOLK	4 répliques
LE COMTE DE CLOCESTRE	3 répliques
LE CAPITAINE DES GARDES	1 répliques
COMTE DE BEDFORD	1 répliques

*Personnages muets & suite : LE COMTE de Varnic, LE DUC DE NOLFOC, LE
COMTE de Betfort, UNE DAMOISELLE D'ISABELLE*

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	19
ACTE III	32
ACTE IV	47
ACTE V	58

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

Édouard, Élips dans sa Chambre.

ÉDOUARD

Adorable sujet d'une immortelle flamme,
Qui tiens seule aujourd'hui l'empire de mon âme,
Et ranges souveraine un Prince sous ta loi,
Qui la donnant partout ne la prend que de toi :
Veux-tu garder toujours cet orgueil invincible,
Ne veux-tu pas enfin paraître un peu sensible ?
Et cette inviolable et constante amitié
Ne te peut donc toucher d'amour ni de pitié :
Vois que depuis le temps que mon âme engagée
À ta condition a la mienne changée,
Celui qui e la naissance avait rendu ton Roi
Te connaît pour sa Reine, et ne vit que pour toi :
Mais si je suis changé par une amour extrême,
Pourquoi, chère beauté, ne changes-tu de même ?
Pourquoi n'amollis-tu ce coeur maître du mien ?
Pourquoi me l'ôtes-tu qu'en me donnant le tien ?
Et pourquoi ne veux-tu qu'à jamais nos deux âmes
S'embrasent à l'envi de mutuelles flammes ?
Sans toi je n'aime rien, pour toi j'ai tout quitté,
L'éclat de ma naissance, et cette dignité

5

10

15

20

Qui m'élève au sommet de la grandeur suprême,
Ne me sont importuns que depuis que je t'aime,
J'abandonne déjà le soin de mon État,
De mon peuple et de moi pour un esprit ingrat.
Oui ton coeur est ingrat, et si ce mot t'offense,
Pardonne à mon amour ce peu d'impatience,
Et souffre qu'il se plaigne étant si mal traité
De son peu de bonheur, et de ta cruauté.

25

ÉLIPS

Sire, je reconnais l'honneur que vous me faites
Avec tout le respect que vos moindres sujettes
Doivent toujours avoir pour votre Majesté,
Et si je puis parler avec la liberté
Qu'au-dessus de mon rang votre bonté me donne
Les grâces que les Rois n'accordent à personne,
Que par un glorieux, et favorable choix
Je reçois tous les jours du plus brave des Rois,
Et dont très justement ma vanité se flatte
M'accablent de faveurs, et me rendent ingrate.
Oui, Sire, je le suis, je ne le puis nier,
Et si je prétendais de m'en justifier
Ce haut degré d'honneur où je me vois montée,
Cette faveur si grande, et si peu méritée,
Et les preuves que j'ai de votre affection
Me fermentaient la bouche à ma confusion :
Mais pour cette bonté que je dois reconnaître,
Et votre grandeur me fait si bien paraître.
Ai-je manqué, Seigneur, au respect que je dois,
Ou de ressentiment des grâces de mon Roi
Dans ce faite orgueilleux où je suis parvenue,
Dans ce comble d'honneurs, me suis-je méconnue,
Et n'ai-je point rendu dans la civilité

30

35

40

45

50

Tout ce que je puis rendre à votre Majesté ?

ÉDOUARD

Vous n'en rendez que trop, je le vois bien, Madame,
Mais vous qui pénétrez au-dedans de mon âme,
Qui voyez mes penchers, et qui les causez tous, 55
Savez bien quels devoirs je demande de vous,
Ces honneurs, ces respects, et ces soins ordinaires
Que je ne prétends point que des âmes vulgaires,
Et que vous me rendez avec toute la Cour
Contentent ma Couronne, et non pas mon amour : 60
Cette brûlante ardeur est trop vive, et trop forte,
Et ne se peut payer que de la même sorte,
Elle veut de l'amour, elle veut des bontés,
Qui ne se trouvent point dans vos civilités,
Vous oblige à m'aimer autant que je vous aime, 65
Que me donnant à vous, vous vous donniez de même,
Qu'ayant mêmes désirs même soin, mêmes feux,
Un amour éternel nous unisse tous deux,
Et nous faisant goûter des douceurs infinies
Il ne forme qu'un tout de deux moitiés unies. 70
Pourquoi résistez-vous ?

ÉLIPS

Ah ! Sire, c'est assez,
Vous êtes vertueux, et vous me connaissez.

ÉDOUARD

Quelle est cette vertu si sévère et si rude,
Qui pour vous obliger à cette ingratitude 75
Vous défende d'aimer un Roi qui meurt pour vous ?

ÉLIPS

Je vous rends les devoirs que nous vous devons tous,
Et je n'ignore point tout ce que la naissance
Demande pour mon Roi de mon obéissance :
Mais voyant ce qu'il est, je vois ce que je suis, 80
Je sais ce que je dois, je sais ce que je puis,
Et je suis résolue à conserver l'estime
Qu'un Prince vertueux perdrait après mon crime.
Oui, Sire, la vertu que vous avez en moi
A seule mérité les faveurs de mon Roi, 85
Et vous pouviez trouver des beautés plus parfaites
Dans le nombre infini de vos belles sujettes :
Mais votre âme plus noble a bien mieux estimé
Cette haute vertu qui l'a toujours charmé,
Et qui d'un si beau bruit honorant l'Angleterre, 90
Le borne seulement des bornes de la terre :
Perdrez-vous donc en moi ce qu'on adore en vous,
Ce qui vous rend si grand si révééré de tous,
Et vous fait différer de tant d'autres Monarques
Par un si haut éclat, et de si belles marques. 95
Ah, Sire, revenez de votre aveuglement
Dans ce penser honteux votre coeur se dément,
Et vous étoufferez si vous m'aimez encore,
Un désir qui nous unit, et qui me déshonore :
Considérez un peu que vous perdez d'honneur 100
La veuve d'un fidèle, et brave serviteur,
Qui prodigua sa vie, et son sang pour le vôtre,
Et que pour vous enfin a perdu l'un et l'autre :
Je crois que ces raisons auront assez de poids
Pour faire reconnaître au plus juste des Rois, 105
Et que pour sa vertu toute la terre adore,
Ce qu'il fut autrefois, et ce qu'il est encore,

ÉDOUARD

Je suis vôtre en un mot, c'est tout ce que je suis,
Je veux vous adorer, c'est tout ce que je puis.
Et vos cruelles lois d'une vertu sévère 110
Ne me peuvent forcer qu'à ce que je puis faire,
Mon amour qui déjà passe en nécessité
Ne dépend de mon choix ni de ma volonté,
Et ce trait immortel dont mon âme est atteinte
Impose à mon esprit cette douce contrainte, 115
Je ne le puis forcer, et vous tâchez en vain
Par vos faibles raisons de me l'ôter du sein :
J'aime, je veux aimer, et mon amour extrême
Demande aussi de vous que vous m'aimiez de même,
Et que foulant aux pieds cette sévère loi 120
Me voyant tout à vous vous soyez toute à moi,
La vertu le permet, et l'amour le commande,
Ne refusez donc point ce qu'amour vous demande,
Ne vous obstinez plus, et souffrez qu'un baiser.

ÉLIPS

C'est trop, Sire, c'est trop, vous voyant abuser 125
Du rang qui dessus moi vous donne cet empire,
Souffrez que je l'évite, et que je me retire.

SCÈNE II

ÉDOUARD *(seul)*

C'est en vain que tu fuis, je te suivrai partout,
Mon amour trop avant veut aller jusqu'au bout,
Et ta faible vertu ne te saurait défendre 130
De celui qui peut tout et veut tout entreprendre.

Oui j'exécuterai ce que j'ai résolu,
Et je me servirai d'un pouvoir absolu
Pour te ranger ingrate au vouloir de ton Maître
T'apprendre ton devoir, et me faire connaître, 135
Mes soins, et mes respects ne sont plus de saison,
Un peu de violence en fera la raison,
Qui par ma passion sera trop excusée,
Et puis dans peu de jours tu seras apaisée.
Lâche, lâche Édouard, quels pensers souffres-tu ? 140
Ô Ciel, hé que devient ta première vertu ?
Veux-tu que du passé ton changement efface
Le moindre souvenir, jusqu'à la moindre trace,
Et que dans les excès de ton aveugle amour
Ta gloire et ton honneur se perdent en un jour, 145
Quoi cette gloire acquise au milieu des alarmes
Dans le sang, la poussière, et la fureur des armes
Avec tant de sueur, de peine, et de danger,
Celle qui t'a fait voir le rivage étranger,
Et qui seule allumant le flambeau de la guerre 150
T'a fait porter si loin les armes d'Angleterre,
Elle qui te traînait, et pour qui tant de fois
Accablé nuit et jour sous le faix du harnois
Au milieu des combats, des flammes, de l'orage
Te frayant par le fer un glorieux passage 155
Parmi les corps mourants, et le sang qui coulait
Tu courus orgueilleux où sa voix t'appelait.
Ah ! Gloire méprisée, et jadis tant suivie,
Tu vois avec horreur mon changement de vie,
Et me méconnaissant en l'état où je suis, 160
Tu me tournes le dos, tu t'en vas, tu me fuis :
Mais malgré les efforts de ma honteuse flamme
Quelque bon mouvement qui me reste dans l'âme,
Et qu'en vain mon amour s'efforce d'ébranler
Me contraint de te suivre et de te rappeler. 165

Oui ma gloire revient, je suis prêt à te suivre,
 Loin de toi je mourais, tu me feras revivre,
 Et chassant de mon âme un désir furieux,
 Tu mettras à sa place un feu plus glorieux,
 Qui m'échauffant le coeur de plus nobles pensées 170
 Relèvera l'éclat des actions passées :
 Amour retire-toi, tes soins sont superflus,
 C'en est fait belle Élips, je ne vous connais plus,
 Et votre souvenir en vain me sollicite,
 Je n'ai plus de folie, et vous plus de mérite : 175
 Je ne m'afflige plus pour un esprit ingrat,
 Vous n'empêcherez plus le bien de mon État,
 Et prenant désormais des soins plus nécessaires ;
 Je ne songerai plus qu'au bien de mes affaires.
 Beau dessein, mais ô Dieu, qu'un esprit inconstant 180
 Forme sans apparence et perd en un instant,
 Bel éclair dont la flamme aussitôt disparue,
 Prend sa vie et sa mort en sortant de la nue,
 Et qui frappant nos yeux d'un éclat imprévu
 Se dérobe à la vue aussitôt qu'on l'a vu. 185
 J'ai beau délibérer ; mon âme a beau résoudre,
 Sur un dessein naissant Élips lance une foudre,
 Qui renverse, détruit, et perd en un moment
 Ce reste de raison, et ce bon mouvement :
 Que deviendrai-je donc, puisque malgré toi-même 190
 Tu forces mon esprit à cette amour extrême,
 Et règues dans mon âme avecque tant d'appas,
 Pour allumer des feux que tu n'éteindras pas ?
 Qu'elle n'éteindra pas, espérons mieux, possible,
 Qu'à force de l'aimer je la rendrai sensible, 195
 Et que j'amollirai ce coeur de diamant,
 Faible, et lâche dessein, mais digne d'un amant,
 D'un amant, le beau titre, et digne du courage,
 Du fameux Édouard l'ornement de son âge,

Et qui porta si haut l'honneur, et la vertu : 200
Délibère donc vite, à quoi te résous-tu ?
À mourir en aimant, à vivre avec la gloire,
C'est trop, je cède Élips, vous avez la victoire,
Et ce titre d'amant que je garde pour moi
N'est pas incompatible avec celui de Roi ; 205
Le Ciel ne me fit pas de nature impassible,
Vous êtes trop aimable, et je suis trop sensible :
Mais Dieu qui m'interrompt.

SCÈNE III

Le Comte de Varvic, Édouard.

LE COMTE DE WARWICK

Le Roi semble surpris,
Sans doute quelque trouble agite ses esprits, 210
Ses divers changements le font assez paraître,
Sire.

ÉDOUARD

Ah Comte c'est vous.

LE COMTE DE WARWICK

À ce qu'on peut connaître
Par les troubles divers et des yeux et du front, 215
Sire, quelque chagrin, est bien grand, et bien prompt,
Change depuis une heure une humeur toujours gaie,
Si je vous suis fidèle, et si ma crainte est vraie,
De grâce découvrez à ce vieux serviteur.

ÉDOUARD

Comte, votre amitié vous donne cette peur : 220
Mais elle est mal fondée, et mon âme ne cache
Dans un calme profond aucun soin qui me fâche,
Je rêvais seulement comme parfois je fais.
Mais c'était sans dessein.

LE COMTE DE WARWICK

Ah ! Sire, je me tais, 225
Et par un tel refus je puis assez comprendre,
Que je perds le respect de vouloir trop apprendre ;
Je ne m'informe plus, et votre Majesté
Excusera mon âge, et cette liberté :
Mais quoi qu'elle me cache, elle est toute assurée 230
D'une fidélité d'éternelle durée,
Et que le plus grand bien qu'elle me peut ravir,
C'est de me refuser l'honneur de la servir.

ÉDOUARD

Enhardi-toi mon coeur, et courageux essaye
D'en tirer du secours en lui montrant ta plaie, 235
Il est père et fidèle, et peut beaucoup pour toi.
Les bonnes volontés que vous avez pour moi
M'obligeraient sans doute à vous dire une chose,
Qui pour tout l'univers me tient la bouche close,
Si j'étais assuré qu'après vous l'avoir dit 240
J'eusse le même empire et le même crédit :
Sur cette affection que vous m'avez promise,
Et dont vous m'assurez avec tant de franchise :
Mais Comte je crains bien.

LE COMTE DE WARWICK

Ces soins sont superflus,
Que craignez-vous de moi ?

245

ÉDOUARD

Que vous ne m'aimiez plus,
Et qu'ayant su de moi ce que je devrais taire,
Au lieu de me servir, au lieu de me complaire,
Et me continuer la bonne volonté
Que vous.

250

LE COMTE DE WARWICK

C'est trop douter de ma fidélité.
Et vous n'aurez jamais un sujet qui vous serve,
Comme je le ferai sans aucune réserve

ÉDOUARD

Me le promettez-vous ?

255

LE COMTE DE WARWICK

Oui, Sire.

ÉDOUARD

C'en est fait,
Vous vous engagez Comte, et j'en verrai l'effet,
Et vous verrez aussi celui de mes caresses,
Si l'exécution répond à vos promesses,
Donc pour ne vous cacher plus longtemps un secret,
Que vos rares bontés m'arrachent à regret,
Sachez que j'aime.

260

LE COMTE DE WARWICK

Eh ! Bien aimer n'est pas un crime,
Qui puisse déroger à cette haute estime,
Qui vous rend si fameux au jugement de tous
Et beaucoup d'autres Rois ont aimé devant vous.

265

ÉDOUARD

Mais j'aime, le dirai-je ? Oui oui je le dois dire,
Votre fille en mon âme établit son empire.

LE COMTE DE WARWICK

Ma fille.

270

ÉDOUARD

Oui la Comtesse, et si votre amitié,
Pour un Roi qui se meurt, n'implore sa pitié,
Si vous ne m'assistez avec cette franchise,
Et cette affection que vous m'avez promise,
Vous me verrez périr, et vous perdrez en moi
Un ami d'importance, et l'Angleterre un Roi.

275

LE COMTE DE WARWICK

Ah ! Sire, la douleur dont mon âme est atteinte.

ÉDOUARD

Voilà Comte, voilà les effets de ma crainte,
Votre bouche promet, et votre coeur dédit,
Je n'en pensais pas moins, je l'avais bien prédit,
Et je n'ignorais pas qu'une amitié commune
Vous attachait sans doute avecque ma fortune,

280

Que vous étiez du rang des vulgaires amis ;
 Que pour votre intérêt vous aviez tout promis :
 Mais que votre amitié n'était pas à l'épreuve 285
 De ces difficultés où votre âme se trouve,
 Bien, laissez-moi mourir d'amour et de douleur ;
 Je n'espère de vous, ni secours ni faveur,
 Et vous m'obligerez.

LE COMTE DE WARWICK

Sire, Sire, de grâce, 290
 Permettez en deux mots que je vous satisfasse ;
 Et que mon désespoir se plaigne de l'emploi
 Qu'à la fin de mes jours j'ai reçu de mon Roi.
 J'ai servi cet État du plus bas de mon âge,
 Avec beaucoup de zèle et beaucoup de courage, 295
 Et je n'ai jamais craint ni peine ni danger,
 Où vos commandements ont voulu m'engager
 Le feu Roi le savait, et vous, Sire, vous-même,
 Qui m'avez honoré d'une faveur extrême,
 En me faisant l'honneur de vous servir de moi, 300
 Dans un plus glorieux et plus honnête emploi,
 J'en puis montrer encor des marques assez vraies ;
 C'est pour vous que ce corps est tout couvert de plaies,
 Et c'est en vous servant que ma tête a blanchi
 Parmi tant de périls que nous avons franchi : 305
 Certes ce souvenir se doit mieux reconnaître,
 Et je devais sans doute espérer d'un bon maître,
 Tel que l'on vous estime et que je vous connais,
 Une charge plus digne et de vous et de moi.
 Je vous servirais mieux au front d'une bataille, 310
 À l'attaque d'un fort au pied d'une muraille,
 Sue la mer, sur la terre, à la merci des coups,
 Qu'en la commission que je reçois de vous :

Doncques m'étant acquis une gloire immortelle,
 Il faut que je travaille à ma honte éternelle, 315
 Et que je déshonore avec ma trahison,
 Et le père, et la fille, et toute la maison.
 Sire, dispensez-moi d'une charge si lâche,
 Ou souffrez en mourant que je meure sans tache,
 Qu'avec beaucoup d'honneur, me voyant parvenu 320
 Sans blâme et sans reproche à cet âge chenu,
 Ma dernière action n'efface pas ma gloire,
 Attachant pour jamais la honte à ma mémoire,
 Songez aussi pour vous aussi bien que pour moi,
 Que cette passion est indigne d'un Roi. 325
 Et si je puis parler avec cette franchise ;
 Que votre Majesté jusqu'ici m'a permise,
 Et qui ne souffre pas que je vous cache rien,
 Regardez.

ÉDOUARD

Il suffit, vous discourez fort bien, 330
 Et vos raisonnements viennent d'une âme saine,
 Qui ne sent point de mal, et conseille sans peine,
 Je ne dispute point, si j'ai quelque raison,
 Si j'ai dans mon amour, blessé votre maison ;
 Si mon feu vous offense, ou s'il me déshonore : 335
 Mais je connaîtrai bien si vous m'aimez encore,
 Si vous m'abandonnez me pouvant secourir,
 Si vous vous résoudrez à me laisser périr,
 Et si vous oublierez, il suffit je vous quitte,
 Vous y pourrez songer, l'affaire le mérite. 340
 Adieu.

LE COMTE DE WARWICK

Je vous suis, Sire, et je sais mon devoir.

ÉDOUARD

Non, je vous le défends, si j'ai quelque pouvoir.

SCÈNE IV

(seul)

LE COMTE DE WARWICK (seul)

Dans ce coup imprévu d'une mortelle foudre,
Vieillard infortuné que pourras-tu résoudre ? 345
Serviras-tu ton Prince aux dépens de l'honneur ?
Seras-tu chez toi-même infâme suborneur,
Et feras-tu toi-même en cet indigne office
De l'honneur de ta fille un honteux sacrifice ?
Non, je n'en ferai rien, c'est un point résolu : 350
Mais pourras-tu choquer ce pouvoir absolu ?
Et refusant au Roi le secours qu'il espère,
Ne redoutes-tu point les traits de sa colère ?
Sans doute il te perdra : n'importe exposons-nous,
Et pour sauver l'honneur hasardons son courroux, 355
Mais tu dois obéir à ton Prince qui t'aime,
Obéir à ton Roi pour te trahir toi-même,
Et par ton infamie avancer son bonheur.
Ah ! Périssons plutôt, et conservons l'honneur,
J'obéirai pourtant, je ferai mon message : 360
Mais je ne le ferai qu'en homme de courage,
Je puis lui proposer sans faire rien de bas
Et le lui proposant ne lui conseiller pas.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Isabelle, Mortimer, Élips.

ISABELLE

Je le prévoyais bien que cette amour naissante,
Par la suite du temps deviendrait plus puissante, 365
Et porterait enfin cet inconstant esprit
Au-delà du devoir que son rang lui prescrit,
En devait-on douter après la preuve insigne,
Qu'on reçut d'un honneur dont elle était indigne.
Ceux qui dans le pays tiennent le premier rang, 370
Les Comtes, les Barons, et les Princes du sang,
Recevant les couleurs célèbrent sa victoire,
Sa Jartière fameuse éternise sa gloire,
Et cet Ordre naissant, aux siècles à venir
Dans le coeur des Anglais grave son souvenir : 375
Ce Prince qui fit voir au plus bas de son âge
Mille rares aspects d'esprit et de courage,
Et mêla la prudence avecque la valeur,
Succombe lâchement, et cède à son malheur
Son coeur que les périls ne pouvaient point abattre, 380
Fait joug à des beautés dont il est idolâtre,
Et rendant à ses pieds des devoirs superflus,
Il se soumet, s'oublie, et ne se connaît plus

Depuis qu'il est épris de cette indigne flamme,
 Je perds l'autorité que j'avais sur son âme ; 385
 Je ne maîtrise plus cet esprit plein d'amour,
 Et la Comtesse Élips le gouverne à son tour ;
 Tout cède à son crédit, je lui cède moi-même,
 Mais le Ciel m'est témoin si ce pouvoir suprême,
 Que j'avais dans l'État, et sur l'esprit du Roi 390
 Me fut jamais bien cher que pour l'amour de toi.
 Si j'estimai jamais cette pompe importune,
 Que pour être en état d'établir ta fortune,
 Et si je ne gardais cet empire absolu,
 Pour t'élever au point que j'avais résolu, 395
 Juge si j'ai raison t'aimant comme je t'aime,
 Ou plutôt je dirai t'aimant plus que moi-même,
 D'avoir quelque douleur, et quelque aversion
 Contre les ennemis de mon affection.

MORTIMER

Après tant de faveurs dont vous comblez mon âme, 400
 Comment pourra répondre un esprit tout de flamme
 Aux bonnes volontés que vous me témoignez,
 Depuis que dans mon coeur doublement vous réglez,
 Que peut faire un sujet que sa bonne fortune,
 À pu joindre avec vous d'une chaîne commune, 405
 Et qu'avec tant d'éclat de grandeurs et d'appas,
 Tout abaissé qu'il est vous ne dédaignez pas
 De ces excès d'honneur mon esprit incapable
 Murmure des bontés dont la grandeur l'accable ;
 Il n'en peut plus souffrir, ni le faix, ni l'éclat, 410
 Et vos faveurs enfin le font mourir ingrat,
 Ne vous plaignez donc plus du pouvoir qu'on vous ôte,
 Et ne souhaitez point de fortune plus haute,
 De grandeur plus parfaite, et de destin plus doux,

À qui possède tout étant aimé de vous, 415
 Le plus superbe rang de toute l'Angleterre,
 Le sceptre du pays et de toute la terre
 Ne peuvent ajouter, ni bien ni dignité
 Au glorieux état où je me vois monté,
 J'ai plus que je n'attends, plus que je ne souhaite, 420
 Et ma félicité ne me semble imparfaite,
 Que pour m'avoir placé dans un faîte trop haut,
 Dont mon âme craintive appréhende le saut,
 Si ma bonne fortune était plus modérée,
 Certes je la croirais de plus longue durée : 425
 Mais je crains que le temps ne vous ouvre mes yeux,
 Et que vous ne m'aimiez plus en me connaissant mieux,
 Et que...

ISABELLE

Je vous défends d'en dire davantage,
 Étouffez en naissant un soupçon qui m'outrage, 430
 Et ne m'accusez point d'un esprit si léger,
 Qu'il fasse un choix injuste, et le puisse changer :
 Je vous aime, il suffit, vous le devez connaître,
 Et cet oubli de vous que vous faites paraître
 Ce peu d'ambition que vous me faites voir 435
 Dans votre affection m'enseigne mon devoir ;
 Et je dois reconnaître une rare franchise
 Par toutes ces grandeurs que votre amour méprise,
 J'en veux prendre le soin, mais pour un tel dessein
 Vous me devez prêter le conseil et la main, 440
 Il faut que vous aidiez.

MORTIMER

Ma vie est toute prête,
 Disposez de ma main, disposez de ma tête,

Et ne me privez point d'un honneur qui m'est dû.

ISABELLE

Depuis l'amour du Roi mon crédit est perdu, 445
Je ne gouverne plus, et je le vois démise
De cette autorité que la Comtesse a prise,
Perdons ce qui nous nuit, et trouvons un moyen
Pour rompre cet amour qui s'oppose à ton bien.
Il faut guérir le Roi de cette frénésie, 450
Prévenir son esprit de quelque jalousie,
Chercher quelque remède, ou quelque invention,
Qui traverse le cours de cette affection :
Si nous n'y pouvons rien, par ruse et par adresse,
Sans que le Roi s'en doute éloignons la Comtesse, 455
Les plus sensibles traits que son âme ressent
Ne le toucheront plus pour un sujet absent,
Et cet éloignement éteindra dans son âme,
Ce brasier violent que sa présence enflamme,
Si cette invention ne produit point d'effet, 460
Ayant tout éprouvé perdons-la tout à fait :
Il n'est point de vertu qui le puisse défendre,
Pour notre sûreté tout se doit entreprendre,
On ne nous peut blâmer de nuire à qui nous nuit,
Et de vouloir détruire un mal qui nous détruit. 465

MORTIMER

Le zèle que mon coeur vous promet par ma bouche,
Ne considère rien en tout ce qui vous touche,
Et les commandements que je reçois de vous.

ÉLIPS

Madame le roi vient.

ISABELLE

Adieu, séparons-nous,
Je vais l'entretenir avec toute licence,
Vous lui seriez suspect dans cette conférence,

470

SCÈNE II

Isabelle, Édouard.

ISABELLE

Quelques nouveaux soucis vous rendent si changé,
Vous paraissez si morne, et si fort affligé,
Vos yeux si languissants, et votre teint si blême,
Qu'à ce que j'en puis voir vous n'êtes plus vous-même,
Avouez que l'amour a changé votre humeur,
Que votre changement passe jusques au coeur,
Que votre passion cause votre tristesse,
Et que c'est un effet des yeux de la Comtesse,
Ne dissimulez point ce qui se voit assez.

475

480

ÉDOUARD

Je ne vous tairai point ce que vous connaissez :
Oui j'aime la Comtesse, et je ne puis Madame,
Vous cacher plus longtemps une si vive flamme :
Oui, je suis tout en feu, je ne le puis nier :
Mais qui m'a fait le mal me peut justifier,
Élips est trop aimable, et l'on ne peut sans crime
Avoir pour son mérite une légère estime,
Étant digne de tout elle est digne d'un Roi,
Et ce n'est qu'un tribut qu'elle reçoit de moi.

485

490

ISABELLE

Quoi que la médisance avec beaucoup d'outrage,
 Ait voulu publier à son désavantage,
 Je veux bien avouer à votre Majesté,
 Qu'Élips a du mérite, et beaucoup de beauté,
 Mais si je garde encor la dignité de mère, 495
 Qui dans votre malheur défend de vous complaire,
 Et si je puis parler comme autrefois je fis,
 Avec l'autorité que j'avais sur mon fils,
 Souffrez l'affection qui vous ouvre mon âme,
 Pour blâmer un amour que tout le monde blâme. 500
 Une simple sujette (excusez ce discours)
 Met dans l'oisiveté le plus beau de vos jours,
 Et vous fait oublier ce qu'autrefois vous fûtes
 L'honneur qui vous suivait, la gloire que vous eûtes
 Lorsque bien jeune encore avec trop de valeur, 505
 On vous vit animé d'une belle chaleur
 Fendre des escadrons, écheler des murailles,
 Et devoir à vous seul le gain de trois batailles,
 Ce fut à votre nom que la France frémit,
 Et que sous votre joug l'Écosse se soumit, 510
 Pour lors mille lauriers ombrageaient votre tête,
 Et revenant pompeux d'une illustre conquête,
 Le peuple s'écriait d'une commune voix,
 Qu'il était commandé du plus brave des Rois
 Cette haute vertu qu'est-elle devenue ? 515
 Faut-il que votre amour la couvre d'une nue,
 La dérobe à tant d'yeux, et triomphe à son rang
 De cet honneur acquis au prix de votre sang,
 Depuis qu'on s'aperçoit que votre flamme dure
 Tout le monde vous blâme, et le peuple murmure : 520
 Il voit avec regret que votre coeur s'abat,
 Que vous avez perdu le soin de votre État,

Et que vous préférez des passions légères
 Au repos du Royaume au bien de vos affaires.
 Monsieur, songez à vous, il est encore temps, 525
 Vous pouvez apaiser vos sujets mal contents,
 Dans cette occasion vous rencontrez la gloire,
 D'emporter sur vous-même une belle victoire,
 Et vous étant vaincu vous ferez voir à tous,
 Que pouvant tout sur eux vous pouvez tout sur vous. 530

ÉDOUARD

L'amour que jusqu'ici vos soins me font paraître,
 Et que dans vos conseils se fait assez connaître
 De son aveuglement dût retirer un fils,
 Et réduire son âme à vos prudents amis,
 Aussi Dieu m'est témoin, que si j'étais capable 535
 D'avoir dans ma fureur un moment raisonnable,
 Avec quelque pouvoir de disposer de moi,
 Vous me verriez soumettre à ce que je vous dois :
 Mais croyez que mon mal est un mal nécessaire,
 Que je l'eusse banni si je l'eusse pu faire, 540
 Et que tous mes efforts n'ont pas eu le pouvoir
 D'éteindre cet amour où je vis sans espoir :
 Le peu que j'ai gagné sur l'esprit d'une femme,
 Les glaces que son coeur oppose à tant de flamme
 Ce visible mépris, cette obstination 545
 Dont sa fière vertu combat ma passion,
 M'ont fait cent fois résoudre à briser une chaîne,
 Que mon esprit captif porte avec tant de peine :
 Mais mon juste dépit, et mon raisonnement
 Contre un de ses regards l'ont tenté vainement, 550
 Et c'est bon gré mal gré, que mon âme supporte
 Le joug d'une puissante et d'une main plus forte,
 On doit plaindre le mal qu'on me voit endurer,

Mon peuple en doit souffrir non pas en murmurer,
Il se rend criminel s'il en ouvre la bouche, 555
Il doit participer à tout ce qui me touche,
Et de quelque douleur qu'un chef puisse pâtre,
Tous les membres du corps s'en doivent ressentir,
Outre qu'il est injuste, et que sa plainte est vaine,
S'il murmure d'un mal dont j'ai toute la peine, 560
S'il souffre quelque chose il ne m'est point connu,
Je l'ai d'un soin égal jusqu'ici maintenu,
Et le profond repos qu'il goûte dans ma terre,
Ne l'incommode point de foule ni de guerre :
Enfin aucun des miens n'a droit de me blâmer, 565
Ni de savoir si j'aime, ou si je dois aimer.

ISABELLE

Et cette liberté vous a semblé mauvaise.

ÉDOUARD

Madame, vos discours n'ont rien qui me déplaît,
Et vous seule avez droit de condamner un fils,
Qui reçoit comme il doit l'honneur de vos avis. 570

SCÈNE III

Mortimer, Élips.

MORTIMER

Quand il devrait me perdre en sortant de ma bouche,
Je vous avertirai d'un dessein qui vous touche,
Pourvu que vous juriez de le tenir secret.

ÉLIPS

Assurez-vous, Monsieur, d'un silence discret,
 Et que je saurai taire avec assez d'adresse, 575
 Ce que votre bonté confie à ma faiblesse.

MORTIMER

Je l'espère, Madame, et c'est sur cet espoir,
 Que pour votre salut je manque à mon devoir,
 Et que je vous découvre un dessein de mon maître
 Avant que les effets vous le fassent connaître : 580
 Sachez puisqu'il le faut qu'Édouard irrité,
 Et presque au désespoir de se voir mal traité,
 Ne pouvant ébranler cette haute constance,
 D'un amour furieux passe à la violence,
 Et puisque son amour n'a pu vous émouvoir, 585
 Il veut tout obtenir d'un absolu pouvoir :
 Cet esprit que déjà la résistance pique,
 Veut que tout lui soit dû par un droit tyrannique,
 Et perdant le respect qu'il vous a témoigné,
 Il se plaint que déjà vous avez trop régné, 590
 Qu'il se veut à son tour servir de sa couronne,
 Et de l'autorité que le sceptre lui donne.
 Enfin quoi qu'il arrive il est tout résolu,
 Si l'amour ne peut rien de paraître absolu,
 Après un tel avis songez à vous résoudre, 595
 Et trouvez un abri pour éviter la foudre,
 Qu'une main souveraine apprête contre nous,
 Entre tous les moyens, je crois que le plus doux
 Dans les extrémités où vous êtes réduite
 Est de vous garantir par une prompte fuite, 600
 Dans la commodité de quelque sombre nuit,
 Sans doute vous pouvez vous retirer sans bruit,

Et loin de cette Cour vous chercher un asile,
Pour un si beau dessein vous en trouverez mille,
Tous voudront protéger une faible vertu, 605
Et sans doute le Roi quelque amour qu'il ait eu,
Ayant perdu l'espoir avecque la puissance,
En éteindra le feu dans une longue absence,
Une franche amitié vous donne cet avis :
Mais pour l'exécuter, voyez ce que je puis, 610
Disposez du secours que je vous y puis rendre,
Puisque pour vous servir je veux tout entreprendre.

ÉLIPS

J'avais déjà connu vos bonnes volontés,
Et je suis redevable à tant de charités,
Dont mon affection a reçu mille preuves, 615
Et que votre vertu témoigne aux pauvres veuves :
Mais s'il m'était permis de douter là-dessus,
Je croirais vos soupçons légèrement conçus,
Et j'aurais de la peine à donner ma créance
À de faibles effets d'une fausse apparence, 620
J'ai connu jusqu'ici le Roi si vertueux,
Si modeste, si sage, et si respectueux,
Que dans ces noirs soupçons je croirais faire un crime,
Si jamais mon esprit l'avait en autre estime,
Et ce sont des pensers si peu dignes de lui, 625
Que sa juste rigueur les punit en autrui,
Bien qu'au-dessous de lui je suis d'une naissance
Qui me met au-dessus d'une indigne licence.
Le comte de Salbric, mon généreux mari,
De qui le souvenir est encor si chéri 630
S'étant perdu pour lui, laisse trop de mémoire,
Et du rang qu'il tenait, et d'une haute gloire,
Pour craindre que son Prince eut cette lâcheté

De traiter son épouse avec indignité :
 Le Comte de Varvic, mon vieux, et brave père, 635
 Qui mène dans l'État une vie exemplaire,
 Et qui de son Roi même est si fort honoré,
 Pour craindre cet affront est trop considéré :
 Et certes si j'allais pour des craintes légères
 Rechercher mon salut aux terres étrangères, 640
 Je ferais trop de tort à la vertu d'un Roi,
 Qui ne fit jamais voir que du respect pour moi.

MORTIMER

Votre incrédulité veut qu'on la satisfasse,
 Mais pour la contenter je cours à ma disgrâce,
 Et je trouve ma perte en cette occasion, 645
 Si vous n'avez pour moi de la discrétion :
 Mais quoi qu'il m'en arrive, il faut que je vous die,
 Dussé-je à mon Seigneur faire une perfidie,
 Puisqu'il a bien voulu ne s'en fier qu'à moi,
 Que je tiens ce secret de la bouche du Roi, 650
 Oui le Roi me l'a dit, je le sais de lui-même,
 Après cette action jugez si je vous aime,
 Et si je me hasarde en vous le révélant,
 J'ai voulu détourner ce dessein violent,
 Et lui représenter quelle honteuse tache 655
 Sa gloire en recevait, mais mon discours le fâche,
 Et me fermant la bouche il m'a rendu confus,
 M'ordonnant de me taire, ou de ne le voir plus,
 Ce prompt commandement m'a donné quelque crainte.

ÉLIPS

Monsieur, vous dois-je croire, et parlez-vous sans feinte. 660

MORTIMER

Vous me devriez, Madame, ajouter plus de foi :
Je ne dis que trop vrai.

ÉLIPS

Mais je connais le Roi,
Il a trop de vertu pour souffrir ces pensées.

MORTIMER

Ne considérez plus ses actions passées,
Et ne vous flattez plus d'un devoir spécieux,
Peut-être à l'avenir vous le connaîtrez mieux,
Vous verrez les effets.

665

(Elle tire un poignard de sa manche.)

ÉLIPS

N'importe je suis prête,
À la fureur du Roi j'exposerai ma tête,
Je lui dois du respect, mais s'il en veut sortir
Je porte avecque moi de quoi me garantir
Dans quelque extrémité que je fusse réduite,
Ce secours est meilleur que celui de la fuite :
Que je cours exposée à tant de vains travaux,
Errante fugitive à la merci des eaux,
Aux pays étrangers mendier un asile,
Si mon coeur et ma main en ont un plus facile,
Et si j'ai le pouvoir en me perçant le coeur
De fuir la tyrannie et sauver mon honneur.
Ah je prends cette route, elle est la plus aisée,
Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'y suis disposée,

670

675

680

Et voyant depuis peu les actions du Roi,
Je m'étais résolue à tout ce que je lui dois,
S'il se met en devoir de me faire un outrage, 685
Il touchera mon sang plutôt que mon visage,
Contre tous ses efforts ce fer est mon garant,
Et voyant à ses pieds ce corps froid et mourant
Par le sanglant succès de cette tragédie,
Peut-être son amour se verra refroidie : 690
C'est là que ma vertu trouve sa sûreté.

MORTIMER

Ah ! Ne vous portez point à cette extrémité,
Et recevez plutôt le conseil qu'on vous donne.

ÉLIPS

Dans un si bon dessein je n'écoute personne,
Je vous suis obligée, et mon esprit discret 695
Saura comme il le doit garder votre secret.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Isabelle, Édouard, Mortimer.

ISABELLE

Cette affaire, Monsieur, mérite qu'on y pense,
Et l'avis qu'il vous donne est de trop d'importance.
Et vous regarde trop pour être négligé,
Ne le méprisez pas.

700

ÉDOUARD

Je vous suis obligé,
Et de votre amitié j'ai des preuves si claires,
Que ces soins désormais n'y sont plus nécessaires :
Aussi quelque crédit que vous ayez sur moi,
Et quoique Mortimer soit très digne de foi,
J'aime mieux hasarder ma vie ou ma couronne,
Que de prêter l'oreille à l'avis qu'il me donne,
Quand par mille témoins j'en serais assuré,
Je ne croirais jamais qu'Élips ait conspiré
Contre un Roi légitime, et contre un Roi qui l'aime :
Non je ne le crois pas l'eussé-je vu moi-même,
Et je démentirais mon oreille et mes yeux,
Pour sa haute vertu dont il faut juger mieux,

705

710

Elle m'est trop connue, et j'en ai mille preuves
Qui me font adorer ce miracle des veuves.

715

MORTIMER

Sire, si je parlais sur un soupçon léger,
Peut-être mon avis se devrait négliger :
Mais vous l'ayant donné de certaine science,
Obligé du devoir, et de ma conscience,
Du moins prenez le soin de vous en informer,
Je ne veux que vos yeux pour vous le confirmer :
Oui votre Majesté le peut voir tout à l'heure,
Et si je suis menteur commandez que je meure,
Je m'offre sur ma vie à vous le faire voir,
Si votre Majesté m'en donne le pouvoir.

720

725

ÉDOUARD

Songe bien Mortimer à ce que tu proposes,
Regarde encore un coup l'événement des choses,
Et ne t'engage point que très bien à propos
En le vérifiant tu me perds de repos,
Et me faisant armer contre celle que j'aime :
Sache que ton avis m'arme contre moi-même,
Et que ne pouvant rien sur un amour ardent
Son dessein avéré me perd en la perdant :
Mais aussi sois certain si c'est une imposture,
Qu'avec toute rigueur je venge son injure,
Si tu ne me fais voir ce que tu me promets,
N'attends point un pardon que tu n'auras jamais,
Que je perde le jour si jamais je l'accorde,
Oui ta tête en répond, mais sans miséricorde.

730

735

(Il lui parle à l'oreille.)

MORTIMER

Je n'en demande point, si votre Majesté
Ne se peut éclairer de cette vérité,
Apportez-y les soins que la chose demande,
Ne vous fiez qu'à vous d'une affaire si grande,
Et surtout regardez comme je vous ai dit.

740

ISABELLE

Déjà plus qu'à souhait l'affaire réussit.

745

ÉDOUARD

Je verrai Mortimer si vous êtes fidèle,
Et je vais de ce pas la surprendre chez elle.

SCÈNE II

Élips, le Comte de Varvic.

ÉLIPS *(dans sa chambre)*

Ah ! Monsieur, un discours si peu digne de vous,
Allume mon esprit d'un très juste courroux,
Et me fait démentir mes yeux et mes oreilles,
Pour ne vous soupçonner de lâchetés pareilles,
Donc pour vous honorer d'une haute faveur :
Le Roi se sert de vous à me perdre d'honneur,
Donc parmi tous les siens par une grâce insigne,
C'est le plus noble emploi dont il vous a cru digne,
Et pour lui témoigner votre fidélité
Glorieux comme il est vous l'avez accepté.
Ah ! Monsieur, pardonnez à ma juste colère

750

755

Dans ces commissions le méconnaiss mon père,
 Et voulant comparer ce qu'il est aujourd'hui 760
 À ce qu'il fut jadis je doute si c'est lui :
 Cette vertu chez vous autrefois adorée,
 Que dès mes jeunes ans vous m'avez inspirée,
 Et qu'avec tant de soin vous me prêchiez toujours,
 Peut-elle compatir avec que ce discours, 765
 Pouvez-vous vous résoudre à détruire un ouvrage,
 Que vous avez formé du plus bas de mon âge,
 Et pour servir un Roi dans ses brutalités
 Contre vous seulement faire des lâchetés,
 Si de cette vertu je m'étais relâchée, 770
 Ma honte pour jamais vous serais reprochée,
 Si vous ne présentiez le fer et le poison,
 À qui perdrait d'honneur toute votre maison,
 J'attendrais de vous seul une mort légitime,
 Vous laveriez ma faute en punissant mon crime, 775
 Et si quelque pitié retenait votre bras
 Vous vous seriez cruel en ne me l'étant pas :
 Sauvez donc mon honneur pour conserver le vôtre,
 Et si le Roi me perd qu'il se serve d'un autre,
 Cet emploi siéra mieux à tout autre qu'à vous. 780

LE COMTE DE WARWICK

Je ne puis condamner un si noble courroux,
 Et je démentirais mes premières années,
 Et les instructions que nous t'avons données,
 Si je désapprouvais contre toute raison
 Ce coeur digne de toi digne de ma maison, 785
 Ce coeur héréditaire à toute ma famille,
 Et la vertu des miens qui revit en ma fille.
 Oui certes j'ai failli, je ne le puis nier,
 Mais s'il m'est bienséant de me justifier,

Si ton ressentiment me demande une excuse, 790
Je te veux retirer de l'erreur qui t'abuse
En fidèle sujet j'obéis à mon Roi :
Je sais ce que je puis et ce que je lui dois,
Et je me suis chargé de t'apprendre qu'il t'aime,
T'avertir d'un dessein que j'ai su de lui-même : 795
Mais quoi que son amour te puisse demander,
Je n'ai pas entrepris de te persuader,
Je le sert en sujet, je te conseille en père,
Et mon autorité t'ordonne le contraire,
Et de souffrir la mort plutôt que d'écouter, 800
Tout ce que de sa part je te viens rapporter.

ÉLIPS

J'y suis bien résolue, et si le Roi s'emporte
Par-dessus ce qu'on doit aux femmes de ma sorte,
J'ai le remède en main, et je sais par ma mort
Garantir mon honneur d'un insolent effort. 805

LE COMTE DE WARWICK

Le voici.

SCÈNE III

Élips, Édouard, accompagnés de Seigneurs Anglais.

ÉLIPS

Dieu je tremble.

(Ils se retirent.)

ÉDOUARD

Elle est toute surprise,
Mais pour lui témoigner ma première franchise,
Et que rien de sa part ne peut m'être suspect, 810
Je la veux rassurer par un profond respect,
N'allez pas plus avant, que chacun se retire,
Et qu'on me laisse seul, j'ai quelque chose à dire,
Dont l'important secret ne veut pas de témoin.

ÉLIPS

Ah ! Mon coeur, ma vertu t'appelle à ce besoin, 815
Le cruel se dispose à lui faire un outrage,
Mais pour la secourir arme-toi mon courage,
Tu ne peux seconder un plus juste dessein,
Ni pour un plus beau coup guider ma faible main.

ÉDOUARD

Ô Dieu qu'ai-je entrouï mais mon abord la trouble, 820
Son visage pâlit et mon soupçon redouble,
Sans doute elle est coupable : ô Dieu ! Serait-il vrai,
Et la dois-je aborder, oui je l'aborderai,
Et sans craindre la mort de la main d'une femme,
Je lui découvrirai tout ce que j'ai dans l'âme 825

ÉLIPS

Il n'en faut plus douter, mon coeur résolvons-nous.

ÉDOUARD

Disposez-vous Madame.

ÉLIPS

Ô Dieu.

ÉDOUARD

Remettez-vous,
Et ne vous troublez point de remords ni de craintes, 830
Disposez-vous, Madame, à recevoir mes plaintes,
Me voyant procéder de toute autre façon,
Qu'un Roi ne le devrait dans un juste soupçon :
Mais ce n'est pas pour vous que ce titre me reste,
Et ce charme fatal d'une beauté céleste, 835
Qui soumit à vos pieds mes empires et moi,
Me dépouille pour vous de ces marques de Roi.
Ce n'est donc plus en Roi que je vous fais ma plainte,
Dans la juste douleur dont mon âme est atteinte :
Mais en homme privé qui vous peut reprocher 840
Ce que sa passion ne vous doit plus cacher.
Ah ! Madame, employez vos yeux à cet office,
Vos yeux mieux que vos mains vous rendront ce service,
Et sans faire sur moi des efforts superflus,
Vous mettrez au tombeau celui qui ne vit plus, 845
Si vous persévérez dans la cruelle envie
D'ôter à votre Prince une importante vie,
Et de percer ce coeur que vous avez vaincu,
Vivez de la façon que vous avez vécu,
L'ayant toujours haï persévérez encore, 850
Voyez avec horreur celui qui vous adore,
Et si ce traitement ne cause son trépas,
Achevez un trompeur qui ne vous aime pas,
En me faisant périr par cet oeil qui m'enflamme,
Vous vous garantissez de reproche et de blâme, 855
Vous vous garantissez d'un horrible attentat,

Qui touchant ma personne offense tout l'État,
 Et par une action plus louable et plus belle,
 Vous sauvez votre sang d'une honte éternelle,
 Ce discours vous surprend, du moins vous le feignez : 860
 Mais cet étonnement que vous m'en témoignez,
 Ne vient que du regret de vous voir découverte,
 Le Ciel m'ouvrant les yeux à deux doigts de ma perte,
 Par un soin charitable a prévenu mes soins,
 En me donnant l'avis que j'attendais le moins : 865
 J'ai su votre dessein, vous le pouvez connaître :
 Mais ce ressentiment que je vous fais paraître,
 Quoi que ma passion vous puisse reprocher,
 N'est pas pour vous priver d'un repos qui m'est cher,
 Quoi que ma belle Élips entreprenne et conspire 870
 Toujours sur mon esprit elle a le même empire,
 Et parmi les transports de mon ressentiment,
 Quelque aigri que je sois je suis toujours amant,
 Bien que ton action parut illégitime,
 J'ai prononcé ta grâce en apprenant ton crime, 875
 J'ai désiré la mort que tu me souhaitais,
 Et j'ai cru comme toi que je la méritais,
 Je mets à t'obéir ma meilleure fortune,
 Puisque tu hais ma vie, elle m'est importune,
 Et puisqu'il te déplait autant que mon amour, 880
 Je me croirais coupable en conservant le jour,
 Ne diffère donc plus d'accomplir ton envie,
 Achève ton dessein, arrache-moi la vie,
 Je t'absous des serments de ta fidélité,
 Et tu n'auras jamais plus de commodité, 885
 Nous sommes seuls ici, quel respect te retarde
 Pour te favoriser j'ai fait ôter ma garde,
 J'ai tout fait retirer, tout rit à ton dessein
 Pour le faciliter je te tendrai le sein,
 Tu diffères craintive. 890

ÉLIPS

Ah ! Sire cette crainte
Porte dans mon esprit une si vive atteinte,
Que je reste confuse, et mon étonnement
Ne saurait digérer ce mauvais traitement
Pour un si faible esprit cette épreuve est trop forte, 895
Vous savez mieux traiter les femmes de ma sorte,
Et certes la bonté que vous me témoignez
Ou cette affection que pour moi vous feignez
Par mille autres moyens se peut mieux faire entendre,
Que par un procédé que je ne puis comprendre. 900

ÉDOUARD

Que tu ne peux comprendre esprit dissimulé,
Ai-je pour m'éclaircir obscurément parlé.
Puis-je plus clairement t'expliquer ton envie,
D'arracher à ton Roi la couronne et la vie ?
Oui tu veux qu'il périsse, et de ta propre main 905
Ne déguise donc rien à qui sait ton dessein,
À qui ton entreprise est déjà si connue,
Sans me la demander ta grâce est obtenue,
Quoi que sur un amant ton bras ait attenté,
Il n'est point criminel de lèse Majesté : 910
L'amour que j'ai pour toi de ce crime te lave,
Pour d'autres je suis Roi, pour toi je suis esclave,
Et ce qui passerait pour un crime d'État,
Pour une félonie, et pour un attentat
Dont l'exemple est horrible à toute la nature, 915
Est en ma souveraine une petite injure :
Elle abhorre ma vue, elle me veut bannir,
Ma passion l'offense, elle m'en veut punir,
Et pour l'exécuter quelque effort qu'elle fasse,

Ses yeux et mon amour entérinent sa grâce :
 Mais ne déguise plus ce que je sais trop bien,
 Tu ré pares ta faute en ne me cachant rien,
 Et tu dois recevoir la foi que je te donne,
 Qu'en me le confessant ton crime se pardonne.

920

ÉLIPS

Ce que je puis répondre aux discours que j'entends,
 C'est que si vous feignez, vous feignez trop longtemps,
 Je ne sais quel plaisir votre Majesté trouve
 À me persécuter par une telle épreuve,
 Si pour vous divertir vous voulez m'affliger,
 Ce divertissement me semble assez léger,
 Sire, ne feignez plus.

925

930

ÉDOUARD

Je ne feins point, Madame,
 Et je vous ai parlé du meilleur de mon âme,
 Plût à Dieu que ce fut avec moins de raison,
 Et que l'avis que j'ai de votre trahison
 Eut pour tout fondement une simple apparence,
 Qui vous laissât encor quelque ombre d'innocence,
 Je fuirais les moyens de me désabuser,
 Un véritable amour vous voudrait excuser,
 Si mon sceptre, ou mon sang vous rendait innocente,
 Je tiendrais désormais leur perte indifférente,
 Et je donnerais tout pour conserver un bien,
 Sans lequel je ne veux, ni ne prends plus rien :
 Mais j'en ai malgré moi des preuves in faillibles,
 Des témoins sans reproche, et des marques visibles
 N'étant venu chez vous que très bien informé,
 Toutes vos actions me l'ont trop confirmé,
 J'ai lu dans vos discours, votre front, et vos gestes

935

940

945

De vos mauvais desseins des marques très funestes,
Et j'ai de votre bouche entrouï quelques mots, 950
Qui m'en ont trop appris, oui trop pour mon repos,
Je te conjure donc par toutes les pensées,
Que ce coeur enflammé t'a jamais adressées
De connaître ta faute, et ce que tu me dois,
Je t'en conjure ici pour la dernière fois, 955
Ne me déguise plus une chose connue
Puisque avec mon amour ma bonté continue,
Et ne refuse plus un pardon accordé
À ta confession sans l'avoir demandé,
Vois l'état déplorable où mon âme se trouve, 960
Et ne me porte point à la dernière preuve,
Si j'en viens à ce point n'espère plus en moi,
Mon amour rebuté ne pourra rien pour toi,
Et ton ingratitude à nous perdre obstinée ;
Enfin verra le but où tu l'as destinée. 965

ÉLIPS

Sire, ce faible esprit est tellement confus,
D'entendre des discours qu'il a si peu prévus,
Qu'il voudrait démentir mon oeil et mon oreille,
Et ne connaît plus après cette merveille :
Oui Sire, vos discours m'ont surprise à tel point, 970
Que je ne me défends qu'en n'y répondant point,
Aussi votre bonté dispensera ma langue
Des inutiles efforts d'une faible harangue,
Qui serait importune à votre Majesté :
Oui, Sire, il est certain que j'ai tout attenté, 975
Et je dois avouer que je suis criminelle,
Puisque dans son esprit mon Roi me juge telle,
Je vous veux obéir, Sire, en toute façon,
Oui je suis criminelle après votre soupçon,

Puisque dans votre coeur vous m'avez condamnée, 980
 Si je m'en défendais je serais obstinée,
 Un crime épouvantable, et dont le souvenir
 Ferait frémir d'horreur les siècles à venir,
 Oblige un Roi prudent pour garder sa personne
 À vous faire périr d'abord qu'il nous soupçonne. 985
 Ordonnez donc la mort à qui la doit souffrir
 Refusant le pardon qu'un Roi lui vient offrir,
 Oui ce corps doit périr après votre créance :
 Mais, Sire, cet esprit sauve son innocence ;
 Et volant dans le Ciel sans crime et sans remords, 990
 Il laisse à vos soupçons ce misérable corps,
 Abandonnez-le donc au cours de la justice,
 Ceux de qui l'amitié me rend ce bon office,
 Me supposant un crime assez mal inventé,
 Souleront de mon sang leur animosité, 995
 Mon âme libre, et pure, ira malgré l'envie
 Recevoir le beau prix d'une innocente vie,
 N'ayant eu pour son Roi, ni le moindre penser,
 Ni le moindre désir qui le peut offenser.

(Il lui met la main dans la manche d'où il tire le poignard.)

ÉDOUARD

Vous me faites, Madame, une grâce parfaite, 1000
 En vous justifiant comme je le souhaite,
 Et bien que par les miens je me trouve déçu,
 C'est le plus grand plaisir que mon âme ait reçu :
 Mais plus qu'une innocence, et si pure, et si belle
 Dédaigne les bontés qu'on peut avoir pour elle, 1005
 Et qu'une âme sans crime abhorre avec raison
 Les offres qu'on lui fait de grâce et de pardon,
 Ne trouvez point mauvais après tant de prières,

Que j'en vienne, Madame, à ces preuves dernières.
Ô Ciel il est donc vrai, non non, je n'en crois rien ; 1010
Mais en puis-je douter, je le vois, je le tiens,
Je le tiens ce cruel qu'une main parricide
Destinait lâchement à ce dessein perfide :
Ce fer dont cette main s'armait pour mon trépas,
Mais mes yeux, mais ma main ne m'abusez-vous pas, 1015
Et m'y puis-je fier après cette merveille ?
Pourquoi les démentir ? Je suis vivant, je veille,
Je n'en puis plus douter, je le tiens, je le vois
Ce fer que cette main destinait à son Roi,
Monstre d'ingratitude, âme noire, âme lâche, 1020
Qui noircit tous les tiens d'une éternelle tache,
Et laisses à ton sexe une horreur désormais,
Que le temps ni ton sang n'effaceront jamais,
Prodige sans exemple en toute la nature,
Prodige détestable à la race future, 1025
Vois ce bel instrument de ton aversion,
Vois ce que tu rendais à mon affection,
Regarde à quel effet l'avais-tu disposée
Cette cruelle main que j'avais tant baisée
Quel coeur elle perçait, quel sang tu répandais, 1030
Quel coup était le tien, et que l Roi tu perdais.

ÉLIPS

Ah Sire.

ÉDOUARD

Non perfide il n'est plus temps de feindre,
J'en ai déjà trop fait, je suis las de me plaindre,
Puisque tu dois pleurer, pleure pour tes malheurs, 1035
J'ai pour me contenter des remèdes meilleurs :
Un coeur qui te déteste, une exacte justice

Pour ordonner le tien, je quitte mon supplice,
J'abhorre ton amour, je brise tes liens,
Et je sors de tes fers pour te charger des miens, 1040
Tu m'as vu ton esclave, et tu me vois ton maître,
Ce coeur qui t'adorait ne te veut plus connaître.
Et le tien trop ingrat ne peut sans s'abuser
Attendre le pardon qu'il vient de refuser.
Le temps en est passé, quoi que ta beauté fasse, 1045
Quoi que fassent tes pleurs n'espère plus de grâce,
Puisque tu l'as voulu tu me verras venger.
Holà, qu'on vienne à moi.

SCÈNE IV

Édouard, Le Comte de Varvic, Élips.

(Les Seigneurs Anglais sortent et le Comte de Varvic avec eux.)

ÉDOUARD

Voyez de quel danger
Mon Démon tutélaire a garanti ma tête, 1050
Voyez le fer tout prêt, et la main toute prête,
Dont cette ingrate femme allait percer mon sein,
Et toi lâche vieillard complice d'un dessein,
Qu'une si faible main n'osait seule entreprendre.
Vois de quelles raisons tu la pourras défendre, 1055
Vois comment tu payais les honneurs et les biens,
Dont cette main prodigue a comblé tous les tiens.
Si ton ambition n'était pas assouvie,
Devais-tu lâchement attenter sur ma vie
Et t'armer contre moi d'une si chère main ? 1060

LE COMTE DE WARWICK

Ah Sire.

ÉLIPS

Écoutez-moi.

ÉDOUARD

Vous répliquez en vain,
Pour vous justifier parlez devant vos juges,
C'est où votre innocence aura tous ses refuges,
Vous n'avez plus d'ami, vous plus d'amant en moi.
Je suis égal pour tous, en un mot je suis Roi,
Je vous laisse Baron un soin qui vous regarde,
Faites qu'ils soient tenus en bonne et sûre garde,
Et pour servir d'exemple à de pareils excès,
Qu'avec toute rigueur on face leur procès.

1065

1070

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

Le Comte de Betfort, Le Comte de Cloestre, Le Duc de Nolfoc, Édouard dans sa chambre, Le Capitaine des Gardes.

(Le Roi paraît rêvant dans une chaise tandis que ces Seigneurs s'entretiennent.)

LE DUC DE NORFOLK

De quelque affection que votre âme s'emporte,
Votre animosité me semble un peu trop forte,
Et vous précipitez un peu légèrement,
Ce qui se doit traiter beaucoup plus mûrement
Sans les avoir ouïs vous donnez leur sentence.
Ah ! Leur condition est de trop d'importance,
Et le crime est encore assez mal avéré.

1075

LE COMTE DE GLOUCESTER

Ah ! Monsieur, leur dessein n'est que trop déclaré,
Le Roi a découvert par des preuves si claires,
Que les formalités n'y sont plus nécessaires,
Le Ciel a prévenu le damnable succès,
Et nous les découvrant leur a fait leur procès,
Ils sont tous convaincus d'un crime tout visible,

1080

Et le simple penser d'un attentat horrible,
Dont le seul souvenir me fait presque mourir
Sur le premier soupçon les doit faire périr.

1085

LE COMTE DE BEDFORD

Vous êtes fort zélé, mais vous allez bien vite,
Et ce n'est pas ainsi que l'on se précipite
Quand il s'agit d'un crime important à ce point :
Mon ancienne amitié ne les excuse point :
Et je ne dirai pas un mot en leur défense,
Puisque de mes discours sa Majesté s'offense,
Non je n'entreprends point de les justifier,
Mais du moins leur dessein se doit vérifier,
Ceux de leur qualité ne vont pas au supplice,
Sans les formalités qu'on doit à la justice,
Et ne sont condamnés que très bien à propos.

1090

1095

(Il parle au Capitaine des Gardes à l'oreille.)

ÉDOUARD

De grâce qu'on me laisse un moment en repos,
Vous allez de ce pas.

1100

LE DUC DE NORFOLK

Que sa douleur le trouble,
De moment en moment sa tristesse redouble,
Et je crains un chagrin qui va faire empirer,
Mais nous l'importunons, il se faut retirer.

ÉDOUARD

Observez de tout point ce que je vous ordonne,

1105

Et surtout gardez-vous d'en parler à personne :
Allez.

LE CAPITAINE

J'ai bien compris votre commandement,
J'y vole de ce pas.

ÉDOUARD

Qu'il vienne et promptement.

1110

SCÈNE II

ÉDOUARD *(seul)*

Restes impérieux de ma flamme passée,
Pourquoi bourrelez-vous ma coupable pensée ?
Pourquoi remettez-vous dedans mon souvenir
Cet objet criminel que vous devez bannir ?
Et pourquoi souffrez-vous la funeste mémoire
D'un coeur si déloyal et d'une âme si noire,
Tyrans de mon repos, pestes de ma raison,
Pouvez-vous revenir après sa trahison ?
Et naissez-vous encor de cette vive flamme,
Qui pour ce coeur ingrat sut embraser mon âme ?
Ah ! Je vous désavoue, et je vous méconnaiss
Bourreaux de mon esprit éloignez-vous de moi,
Et ne retardez plus le cours d'une justice,
Qui finit tous mes maux par un dernier supplice,
Je saurai vous éteindre avec votre flambeau,
Je vous renfermerai dans un même tombeau,
Et je vous couvrirai d'une nuit éternelle,
Vous ensevelissant avec ma criminelle

1115

1120

1125

Dans de mortels glaçons votre feu s'éteindra,
Oui vous mourrez mutins quand l'ingrate mourra, 1130
Quand l'ingrate mourra. Juste dieu quel blasphème,
Quoi mon Élips mourra, je mourrai donc moi-même,
Le filet de ma vie est dépendant du sien,
L'arrêt de son trépas sera celui du mien,
Et pour punir son crime avec mon innocence, 1135
Il ne faut prononcer qu'une seule sentence
Vous à qui de son sort tout le soin est remis,
Votre commission vous rend mes ennemis,
Et si vous condamnez mon aimable ennemie,
Vous n'ordonnez qu'à moi la mort et l'infamie : 1140
Mais votre autorité ne peut rien sur les Rois,
Et je m'affranchirai de vos sévères lois,
Je la garantirai, l'ingrate, l'infidèle
D'une punition qui me perd avec elle,
Et je la punirai de plus cruelles morts 1145
En la forçant de vivre avecque son remords.
Ah ! Mon affection pourrais-tu bien permettre
Qu'à la rigueur des lois je la visse soumettre,
Et qu'un barbare coup détruise ce beau corps,
Où le Ciel déploya ses plus rares trésors ? 1150
Verrais-tu d'un même oeil, et d'un même courage
Les marques de la mort peintes sur son visage ?
Verrais-tu ce teint pâle, et verrais-tu ces yeux
De qui ta passion fit ses Rois et ses Dieux,
Une source autrefois d'une flamme éternelle 1155
Couverts d'une nuit sombre et d'une horreur mortelle ;
Ce front blême et terni, ces lèvres sans couleur ;
Enfin tout ce beau corps sans vie et sans chaleur,
Présenter à nos yeux par un spectacle horrible
Parmi des flots de sang ce beau tronc insensible. 1160
Ah ! Penser, ah ! Penser, je ne te puis souffrir,
Et le tableau hideux que tu me viens offrir,

M'a déjà trop puni de mon dessein barbare,
 Me faisant ressentir la mort qu'on lui prépare :
 Vous vivrez chère Élips quand je devrais mourir, 1165
 Et le plus grand danger que je puisse courir
 Me sera bien léger, pourvu qu'il me délivre
 D'une appréhension qui me défend de vivre.
 Édouard, Édouard, étouffe ce penser,
 Banni ce souvenir qui te doit offenser, 1170
 Et qui remet encore à ton âme douteuse
 De tes malheurs passés la mémoire honteuse,
 Peux-tu l'aimer encor cette fière beauté,
 Ce monstre de malice et d'infidélité,
 Dont l'âme sans pitié dédaignait tes services, 1175
 Et dont le coeur ingrat riait de tes supplices :
 Celle que tant de soins, de devoirs et de vœux,
 Tant de pleurs répandus, tant d'amour, tant de feux,
 Obligent pour le prix de l'avoir tant servie
 À faire des complots contre ta propre vie. 1180
 Ah ! Ne revenez point, vos soins sont superflus,
 Mon amour, ma pitié, je ne vous entends plus,
 Mon intérêt enfin m'est plus cher que le vôtre,
 Et mon ressentiment vous éteint l'un et l'autre :
 Cet empire est perdu que vous aviez sur moi, 1185
 Vous me vîtes amant, et vous me voyez Roi,
 Pour le bien du Royaume il faut qu'elle périsse,
 Et le rang que je tiens m'oblige à la justice,
 Cet État a mêlé son intérêt au mien,
 Elle voulait mon sang, il demande le sien, 1190
 Et criant que son crime est indigne de grâce,
 Il attend qu'elle meure, et qu'on le satisfasse.
 Mon peuple arrêtez-vous, et pour me témoigner,
 Qu'encor sur vos esprits vous me laissez régner,
 Et que j'ai conservé cette entière puissance, 1195
 Qui m'a rendu si grand par votre obéissance,

Craignez dans votre amour de me désobliger,
Et si vous embrassez le soin de me venger,
Pour vous en acquitter sans reproche et sans blâme,
Cherchez cette infidèle au milieu de mon âme, 1200
Prenez ce lâche coeur, adressez-y vos coups,
Ils seront tous mortels, ils la blesseront tous,
C'est là qu'elle demeure, et que votre justice
Doit porter sa vengeance et mon dernier supplice.
Ô Ciel, en quel état me trouvé-je réduit, 1205
Toi dont le haut pouvoir m'élève et me détruit,
Et qui favorisant mes premières années
M'as de ta propre main les victoires données.
Certes si mes péchés t'aigrissaient contre moi
Tu pouvais autrement punir un pauvre Roi, 1210
Ta main sur ses États pouvait lancer la foudre,
Réduire ses Palais et ses villes en poudre,
Armer l'onde, la flamme, et tous les éléments,
Détruire ce pays jusqu'à ses fondements,
De cette Île abîmée éteindre la mémoire, 1215
Et par une ruine incroyable à l'histoire,
N'aient enlevé gloire, amis, fortune, et biens,
M'ensevelir enfin dans les cendres des miens.
Ha ! Je vois ce vieillard dont le conseil perfide
Arma contre son Roi cette main parricide. 1220

SCÈNE III

Édouard, Le Comte de Varvic.

ÉDOUARD

À peu que de mes mains je m'arrache ce coeur,
Mais il le faut punir avec plus de rigueur,
Et mon ressentiment se rendrait condamnable

S'il donnait à ce traître une fin honorable,
 Approche malheureux, approche déloyal, 1225
 Viens Dragon altéré de tout le sang Royal,
 Et ne redoute point les plus sanglants reproches,
 Que ton remords tardif attend de ses approches.
 Hé bien méchant ! Tu vois que tes complots sont vains,
 Et le Ciel ennemi de tes nobles desseins 1230
 M'a découvert enfin ta louable entre prise,
 Et ce que ta vertu rendait à ma franchise,
 Qu'avais-je fait ingrat qui t'y dut obliger,
 Et de quel déplaisir te voulais-tu venger ?
 Ne t'ai-je point soulé d'honneurs et de richesses ? 1235
 N'ai-je pas sur les tiens prodigué mes largesses ?
 Ne t'élevai-je pas au-dessus de ton rang,
 Pour te rendre pareil aux Princes de mon sang ?
 Ne te donnai-je pas par-dessus ton attente
 La charge la plus haute et la plus importante 1240
 Que ton ambition aurait pu souhaiter ?
 Mais puisque tant de biens n'ont pu te contenter,
 Du moins que t'ai-je fait, parle, j'aime ta fille,
 Et mon amour sans doute offense ta famille,
 Elle te déshonore, elle te fait un tort 1245
 Qu'un homme vertueux doit laver par ma mort.
 Hé bien ! Je dois périr, mais si l'offense est tienne,
 À quoi te sert ta main, te servant de la sienne :
 A-t-elle plus que toi sujet de me trahir,
 A-t-elle plus que toi raison de me haïr, 1250
 Me veux-tu mieux punir, et te mieux satisfaire,
 En me faisant périr par une main si chère.
 Ha ! Cruel, ha ! Cruel, à quelle extrémité
 Me réduit maintenant ton infidélité ?
 À quoi me contrains-tu, mais ton oeil me menace, 1255
 Et ce front se relève avecque tant d'audace
 Qu'on jugerait à voir ce sourcil menaçant,

Que je suis criminel, et qu'il est innocent.

LE COMTE DE WARWICK

Oui, Sire, grâce au Ciel, c'est en votre présence
Que je veux bien paraître, avec même assurance, 1260
Même oeil, et même front qu'autrefois j'ai paru
Dans le moindre péril que pour vous j'ai couru,
Rien ne m'oblige encore à baisser cette tête,
Qui pour votre service a toujours été prête
À porter un armet, et s'exposer pour vous 1265
Toute blanche qu'elle est à la grêle des coups,
N'ayant jamais rien fait indigne de ma gloire,
Et de qui le reproche offense ma mémoire
Avec ce même front, avec ce même orgueil
Je paraîtrai partout jusques dans le cercueil : 1270
Quand de mes actions le souvenir me flatte,
Certes dans le passé mon innocence éclate,
Et je suis trop certain que votre Majesté
Ne me soupçonne point de cette lâcheté,
Toutes les actions qu'on remarque en ma vie, 1275
Ont mis ma renommée au-dessus de l'envie,
Et doivent effacer toute l'impression,
Que vous avez conçue de mon intention :
Je suis innocent, Sire, et quoi que l'on invente
Contre elle et contre moi, ma fille est innocente : 1280
Oui, Sire, je réponds pour toute une maison,
Qui ne se peut tacher d'aucune trahison,
Pour un illustre sang qui tire de ses pères
Dans mille beaux exploits, mille exemples contraires,
Et qui ne peut noircir sa réputation 1285
Par le simple penser d'une noire action.
Ha ! Sire, si déjà mes actions passées
De votre souvenir ne sont pas effacées,

Si vous vous souvenez du sang que j'ai perdu
 D'un service éternel, et d'un soin assidu, 1290
 Qui m'attachant à vous plus qu'à votre couronne
 M'a fait considérer votre seule personne
 Ne déshonorez point une illustre maison,
 Et contre l'apparence et contre la raison,
 De tous nos intérêts soyez juge vous-même, 1295
 Et dépouillant pour nous cette bonté suprême,
 Qui gouverne son peuple avec tant de douceur,
 Exercez la justice avec toute rigueur
 Mais, Sire, examinez si nous sommes coupables,
 Ce qui fait naître en nous ces desseins détestables, 1300
 Et pour quel intérêt avons-nous attenté
 Contre cette sacrée et sainte Majesté,
 Quel espoir, quel motif, nous l'a fait entreprendre,
 Quel était notre but, que pouvions-nous prétendre,
 Et si dans ce dessein nous eussions achevé, 1305
 Quel bien ou quel honneur nous en fut arrivé,
 Ha ! Sire, notre crime a si peu d'apparence,
 Que son propre inventeur parle en notre défense,
 Et s'il nous accusait de quelque trahison
 Il la devait fonder sur un peu de raison. 1310
 Sire, ne croyez point qu'il me reste une envie
 De me justifier pour conserver ma vie,
 Je ne crains point la mort, et je m'y viens offrir :
 Mais c'est en Chevalier, que je la dois souffrir,
 Puisque nos ennemis n'avèrent point nos crimes, 1315
 Ne m'en refusez point les moyens légitimes,
 Tout caduc que je suis-je les veux demander,
 Et votre Majesté me les doit accorder,
 Si nos accusateurs ont autant d'assurance,
 Permettez qu'un combat décide une innocence, 1320
 Et qu'au prix de mon sang je sois justifié.

ÉDOUARD

Perfide, ton dessein est trop vérifié,
Et l'on ne se sert point de cette procédure
Dans un crime si clair, et de cette nature,
Te voyant convaincu d'un si noir attentat, 1325
N'espère point de moi la gloire d'un combat,
Il n'est aucun besoin d'avérer une affaire
Dont j'ai reçu moi-même une preuve si claire,
Je n'en suis plus en doute après ce que j'ai vu,
Et si je suis trompé mes yeux seuls m'ont déçu. 1330
Non je n'en puis douter, ta fille est criminelle,
Et dans sa trahison tu tremperas avec elle,
Un cœur faible et timide, un bras comme le sien
Ne l'eut pas entrepris sans le secours du tien,
J'en suis trop assuré, tu n'y saurais répondre, 1335
Et toutes tes raisons ne font que te confondre,
Ne réplique donc plus, et songe seulement
Quelle punition, quel horrible tourment
La justice d'un Roi doit à ta félonie,
De quel genre de mort peut-elle être punie ; 1340
Songe aux plus rigoureux que l'on ait inventé,
Et que ton attentat n'a que trop mérités :
Mais de quelque douleur que ton crime me blesse,
Dans mon ressentiment regarde ma faiblesse,
Quoi que la déloyale attente contre moi, 1345
La qualité d'amant m'ôte celle de Roi,
Je l'aime toute ingrate et toute criminelle,
Et mon cœur m'abandonne, et me trahit pour elle.
Oui je l'aime, oui je l'aime après sa trahison,
Mon âme l'a suivie, elle est dans sa prison, 1350
Et de quelque courroux qu'elle soit enflammée
Un seul de ses regards le réduit en fumée,
Oui, quoique son salut me dut faire périr,

Je ne me puis résoudre à la laisser mourir,
 Et pour elle et pour toi j'oublierai ma justice, 1355
 Je pardonnerai tout pourvu qu'elle fléchisse,
 Et que pour réparer son infidélité,
 Elle relâche un peu de sa sévérité,
 Ne désespère point de ma miséricorde :
 Mais donnant une grâce il faut que l'on me l'accorde, 1360
 Qu'elle change d'humeur, et pour vous et pour soi,
 Et qu'ayant pitié d'elle, elle ait pitié de moi.
 Jugez après cela ce que vous devez faire,
 Si vous me répondez que vous êtes son père,
 Et que votre courage abhorre cet emploi, 1365
 Songez que c'est pour vous aussi bien que pour moi,
 Et qu'il ne s'agit plus d'une simple disgrâce,
 Mais de votre salut et de toute une race,
 Que mon ressentiment et mon juste courroux
 En vous exterminant accablent avec vous : 1370
 Ne lui parlez donc plus par une obéissance,
 Qui vous doit obliger à quelque complaisance :
 Mais pour votre salut, Comte, et vous assurez
 Qu'il dépend seulement de ce que vous ferez.

LE COMTE DE WARWICK

Ah ! Sire. 1375

ÉDOUARD

C'est assez, votre repart m'offense,
 Ne répliquez point, sortez de ma présence,
 Allez, et songez bien après m'avoir trahi,
 Que pour votre salut je dois être obéi.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

Le Comte de Varvic, Édouard.

LE COMTE DE WARWICK

J'ai pour vous obéir fait une lâcheté 1380
Indigne de mon rang et de ma qualité,
Prince un emploi honteux très digne de blâme :
Mais puisque maintenant je dois ouvrir mon âme,
Et qu'il me faut enfin rendre à mon Roi
D'une commission que je pris malgré moi, 1385
Sachez que j'ai trouvé l'affaire très aisée,
Et que pour s'affranchir ma fille est disposée.

ÉDOUARD

À quoi Comte ?

LE COMTE DE WARWICK

À mourir, et sauver par sa mort
Sa gloire et sa vertu d'un violent effort, 1390
Que votre Majesté dispose de sa tête,
À vos commandements son âme est toute prête,
Et se séparera sans aucune douleur

De ce tronc qu'elle anime avec tant de malheur,
 Les persécutions dont elle est poursuivie, 1395
 Pour se voir à l'abri lui font haïr la vie,
 Et contre tous ses maux sa mort est son garant,
 Pourvu que sa vertu se conserve en mourant,
 Et que dans le tombeau ce bien la satisfasse
 De n'avoir rien commis indigne de sa race. 1400
 Sire, c'est son désir, mais apprenez le mien,
 Et puisqu'il n'est plus temps de vous déguiser rien,
 Et qu'en ce dernier point, où je vois nos affaires,
 Toutes ces lâchetés ne sont plus nécessaires.
 Sachez que c'est de moi qu'elle tient ce dessein, 1405
 Que je lui dois prêter le conseil et la main,
 Et que si la Comtesse avait une autre envie,
 Je l'en saurais punir en la privant de vie :
 C'est ainsi que mon bras s'offre à la secourir,
 Et si l'un a failli, tous deux doivent mourir. 1410

ÉDOUARD

Oui vous mourrez tous deux, et quoique cette ingrate
 De mon affection trop vainement se flatte,
 Et brave avec mépris les bontés de son Roi,
 Toute grâce est éteinte, et pour elle et pour toi,
 Nous en viendrons à bout de cette âme de roche : 1415
 Mais mon ressentiment lui doit quelque reproche,
 J'en aurai le plaisir, et vous l'aurez aussi,
 Mais je diffère trop, holà qu'on vienne ici.

SCÈNE II

Édouard, Le Comte de Varvic, Isabelle, Mortimer, Le Duc de Nolfoc, Le Comte de Cloestre.

ÉDOUARD (*parlant au Capitaine des Gardes*)

Allez tout de ce pas me quérir la Comtesse,
Et l'amenez bientôt, déjà le temps me presse,
Elle vit trop l'ingrate.

1420

LE COMTE DE WARWICK

Elle saura mourir.

ÉDOUARD

Ha ! Traître, en ma présence oses-tu discourir,
Ne me réplique point, ou ma juste colère.

ISABELLE

Cette commission n'était pas nécessaire,
Et l'on n'accorde pas la présence des Rois
À ceux qu'on abandonne à la rigueur des lois,
C'est contre la coutume, et contre l'apparence.

1425

ÉDOUARD

La nature du crime y met la différence ;
Et si ma passion ne se venge à souhait,
Mon esprit ne sera qu'à demi satisfait,
Je lui veux reprocher.

1430

MORTIMER

Plus les cas sont énormes,
Et plus les châtiments se traitent dans leurs formes,
Quelque grand déplaisir que vous ayez reçu. 1435
Sire, vous pratiquez ce qu'on n'a jamais vu,
Même au lieu de servir, au de vous satisfaire,
Cet objet allumant votre juste colère
Vous pourrait émouvoir, et nuire à la santé,
Et peut-être au repos de votre Majesté. 1440

LE DUC DE NORFOLK

Bien que ce procéder ne soit pas ordinaire,
Peut-être à son repos il sera nécessaire,
Et l'on en tirera des éclaircissements,
Qu'elle refuserait aux plus rudes tourments :
Si son coeur obstiné refuse de répondre, 1445
La présence du Roi la pourra mieux confondre,
Et sans doute je crois que c'est pour quelque bien,
Que le Ciel à son âme inspire ce moyen.

LE COMTE DE GLOUCESTER

Je ne le comprends point, et quoi qu'on en présume,
Ou de bien ou de mal c'est contre la coutume, 1450
Et tous les criminels sans un heureux succès
Auprès des souverains n'ont jamais eu d'accès,
Les Rois se laissant voir ont prononcé leur grâce.

(Tous se retirent, hormis le Roi et la Comtesse.)

ÉDOUARD

Il n'importe, souffrez que je me satisfasse,

La voici, juste Dieu, je tremble, je frémis,
Et jamais à l'abord de cent mille ennemis
Mon âme ne parut si vivement émue,
Et mon coeur si troublé, qu'à cette seule vue,
Que chacun se retire, et qu'on nous laisse ici.

1455

SCÈNE III

Édouard, Élips.

ÉDOUARD

Ha ! Mon coeur, ha ! Mon coeur te relâcher ainsi,
Quoi pour un simple trait d'un regard qu'elle lance,
Tu perds toute ta force et toute ta constance,
Reviens lâche, reviens, et ne me quitte pas,
La haine t'a muni contre tous ses appas,
Des charmes si trompeurs n'ont pour toi plus d'amorce,
Et sur ta liberté ses yeux n'ont plus de force.

1460

1465

ÉLIPS

Sache, sache mourir ayant si bien vécu.

ÉDOUARD

Ha ! Vue, ha ! Doux regards, je suis déjà vaincu,
Et de quelque raison que mon coeur vous combatte,
De quel front, de quel oeil puis-je aborder l'ingrate,
Tu reviens mon amour, ma haine c'en est fait,
Mes résolutions vous n'avez plus d'effet.
Ô Ciel que deviendrai-je, et quel sort dois-je suivre,
Quel destin est le mien, dois-je mourir ou vivre ?
Où suis-je, juste Dieu, je ne me connais plus,

1470

1475

Mon courroux se dissipe, et je reste confus.
 Toi qui ris dans ton coeur de mon sort lamentable,
 Et qui seule a causé cet état déplorable,
 Ou pour t'avoir aimée avec si peu de fruit,
 Ton infidélité m'a maintenant réduit, 1480
 Regarde mes malheurs, ingrate et considère
 Où ton ingratitude a porté ma misère,
 Où ton crime a porté ce misérable Roi,
 Qui n'avait point failli qu'en t'aimant plus que soi,
 Vois que tu l'as contraint par un remède extrême 1485
 À contenter les siens au prix de ce qu'il aime,
 Et te sacrifier au courroux d'un État,
 Qui demande ta vie après ton attentat
 Vois quel mal est le sien, puisqu'il faut qu'il répande
 Un sang qui lui fut cher, et que l'on lui demande, 1490
 Qu'il doit signer la mort que l'on te veut donner,
 Et que tout Roi qu'il est il ne peut pardonner,
 Était-ce pour le prix de t'avoir tant servie
 Que tu fis lâchement ces complots sur ma vie :
 Et voulais-tu payer tant de zèle et d'amour 1495
 D'un Roi qui t'adorait en le privant du jour
 Dans mon affection as-tu reçu d'offense,
 Qui te dut obliger d'en tirer la vengeance ?
 Abusai-je du rang et du pouvoir d'un Roi,
 Ne t'honorai-je pas autant que je le dois, 1500
 Et m'as-tu vu sortir quelque ardeur qui m'emporte
 Du respect qui se doit aux femmes de ta sorte ?
 Que t'avais-je donc fait pour me haïr si fort,
 Quelle gloire, ou quel bien tirais-tu de ma mort ?
 Ceux que j'avais soumis au sceptre d'Angleterre, 1505
 Volaient-ils par tes mains renouveler la guerre,
 Et dans les bras des miens par un coup imprévu
 Secouer à ma mort le joug qu'ils ont reçu,
 Ou mon peuple lui-même avait-il cette envie,

A-t-il quelque raison de détester ma vie 1510
Et dans un tel dessein se servait-il de toi,
Suis-je tyran, altier, injuste, ou mauvais Roi ?
Ha ! Cruelle tu vois, à quel malheur extrême
Ta cruauté me traîne en t'y traînant toi-même.
Plût au Ciel, et mon coeur te le proteste ainsi, 1515
Plût à Dieu que déjà ton coup eut réussi,
Et que je fusse mort avec cette créance,
Que tu vivais encore avec quelque innocence,
Je serais garanti de ce regret mortel,
Qui me va bourreler d'un remords éternel 1520
Peut-être ta rigueur se soulait de la mienne,
Et je souffre cent morts en permettant la tienne.

(Elle tire un poignard.)

(Et lève le bras pour se tuer.)

ÉLIPS *(se mettant à genoux devant le Roi)*

Bien que de mes desseins le funeste succès
De votre Majesté me défende l'accès,
Et que dans les malheurs, où je me vois réduite, 1525
La prière à ma voix soit mêmes interdite,
S'il m'est encor permis de m'approcher de vous,
Je vous veux conjurer par ces sacrés genoux,
Par ces pieds que mes yeux lavent de tant de larmes,
Et qui pour vous fléchir sont mes dernières armes, 1530
Et par le souvenir de votre affection
D'avoir pour mes malheurs de la compassion.
Non pas pour m'accorder des grâces méprisées,
Que ma vertu dédaigne et que j'ai refusées,
Après votre soupçon j'aime mieux une mort, 1535
Qui finit ma disgrâce et me met dans le port,

Je ne désire point une importante vie
 Qu'on verrait de reproche et de honte suivie,
 Et qui par le rapport de ma méchanceté
 Se ferait détester à la postérité : 1540
 Mais, Sire, je demande autant qu'il m'est possible
 À celui dont le coeur fut autrefois si sensible,
 Et qui doit m'accorder cette grâce en mourant
 Qu'on prenne pour me perdre un prétexte apparent,
 Et qu'on ne souille point d'une tache si noire 1545
 D'un très illustre sang l'innocente mémoire.
 Ha ! Sire, ouvrez les yeux sur cette trahison,
 De grâce consultez avec votre raison,
 Et jugez sainement d'un soupçon qu'on ne fonde,
 Que sur des fondements les plus faibles du monde : 1550
 Enfin c'est un dessein que vous aviez appris,
 Et que vous confirmez par un poignard surpris,
 C'est l'instrument maudit qu'une main plus maudite.
 Ô Dieu, ce souvenir me rend toute interdite,
 Et quand je me prépare à vous tirer d'erreur, 1555
 Ce penser seulement me fait frémir d'horreur.
 Ha ! Si dans votre esprit quelque soin pitoyable
 Dans mon propre intérêt me peut rendre croyable :
 Sire, Sire de grâce, ajoutez quelque foi
 À ce bon mouvement qui vous parle par moi. 1560
 Jugez mieux d'un dessein de toute autre nature,
 D'un coeur plus généreux et d'une âme plus pure.
 Mais puisque l'on m'y force, et qu'à l'extrémité
 Je dois tout déclarer à votre Majesté,
 Pour éviter le pire, il faut que je confesse 1565
 Le crime que j'ai fait et qui vous intéresse,
 Après avoir reçu sans l'avoir mérité
 Mille preuves d'amour de votre Majesté.
 Je vous vis dispenser à beaucoup de licences,
 Vous porter sans respect dans quelques violences, 1570

Et vivre avecque moi d'une telle façon,
 Que votre changement me donna du soupçon.
 Oui, Sire, je craignis avec quelque apparence
 Un pire traitement, et la dernière offense
 Qu'une faible vertu pouvait appréhender 1575
 D'un Prince violent, et qui peut commander :
 Cette crainte aussitôt réveilla mon courage,
 Et je me résolus à détourner l'outrage
 Qu'un puissant ennemi faisait à mon honneur,
 En portant ce poignard pour m'en percer le coeur. 1580
 Oui c'est contre le coeur de cette infortunée,
 Que pour un plus beau coup ma main fut destinée :
 Le Ciel m'en est témoin, oui ce fut contre moi
 Que je portai ce fer non pas contre mon Roi.
 Contre mon Roi de qui la personne sacrée 1585
 De ses ennemis mêmes est si considérée,
 Lui dont la belle vie et les nobles exploits
 L'élèvent au-dessus de tous les autres Rois,
 Et de qui la vertu sans tache et sans seconde,
 A fait que son salut importe tout le monde : 1590
 Mais à moi plus qu'à tous à qui par sa bonté
 Il a tant témoigné de bonne volonté,
 À moi qui recevais par-dessus ses sujettes
 De son affection des preuves si parfaites,
 Et qui faisais la vaine en possédant le coeur 1595
 De celui que partout on adore en vainqueur,
 Après tant de faveurs, tant de bien, tant de gloire,
 M'accusez-vous d'un crime, où l'âme la plus noire,
 Et votre plus cruel et plus grand ennemi
 Ne peut avoir songé sans en avoir frémi. 1600
 Si votre Majesté doit paraître offensée,
 C'est d'en avoir conçu quelque indigne pensée,
 Et formé des soupçons qui lui font quelque tort,
 Et sur quelque apparence, et sur quelque rapport :

Mais pour vous témoigner que je suis véritable, 1605
 Et que dans ce désir je suis inébranlable,
 Vous me voyez encor dans le même dessein :
 Voilà, Sire, voilà de quoi percer mon sein,
 Ce poignard charitable assiste ma faiblesse,
 Je l'ai dans la prison recouvré par adresse, 1610
 Et je veux m'en servir avec le même coeur,
 Si votre Majesté s'attaque à mon honneur.
 Oui si vous abusez de ce pouvoir suprême,
 Si vous me punissez en m'ôtant ce que j'aime,
 Et si vous préférez de lâches appétits 1615
 À la haute vertu que vous eûtes jadis :
 Dès le premier semblant, vous verrez cette lame
 De ce coeur malheureux tirer le sang et l'âme,
 Et vous sacrifier.

ÉDOUARD

Ce n'est pas mon dessein, 1620
 Arrêtez-vous, Madame, Arbitre souverain,
 Toi qui vois mes douleurs et ma peine infinie,
 Ouvre, ouvre-moi les yeux contre la calomnie,
 Tire-moi de l'erreur où ma crédulité
 Assez légèrement m'avait précipité : 1625
 Et désarme mon coeur de ce courroux extrême,
 Et contre l'innocence, et contre ce que j'aime,
 Mon repos en dépend, et la gloire le veut,
 Pour vous justifier mon coeur fait ce qu'il peut :
 Mais de quelque raison qu'il vous veuille défendre, 1630
 Il reste un point que je ne puis comprendre,
 Si vous n'aviez dans l'âme aucun mauvais dessein,
 Deviez-vous emprunter le secours et la main ?

ÉLIPS

De qui ?

ÉDOUARD

De Mortimer.

1635

ÉLIPS

Mortimer ?

ÉDOUARD

Oui Madame.

À lui confidemment vous ouvrîtes votre âme,

Le voulant engager dedans votre parti,

Et bref c'est de lui seul que j'en fus averti.

1640

ÉLIPS

Grand Dieu ! Je reconnais que ta bonté divine

Me tend enfin la main au bord de ma ruine,

Et que me réduisant jusqu'à ce dernier point,

Ta grâce, et ta pitié ne m'abandonnaient point.

Ha Sire ! Puisque enfin le Ciel prend ma défense,

1645

Et de mes ennemis tire mon innocence,

Puisqu'il permet enfin que mes accusateurs

Par sa seule bonté se trouvent imposteurs :

Souffrez, Sire, souffrez, que je vous éclaire.

Par l'étrange récit d'une horrible malice,

1650

Et qu'on vous fasse voir la noire trahison

Que Mortimer brassait contre notre maison,

Par celle que l'ingrat vous faisait à vous-même :

C'est lui qui m'avertit de ce danger extrême,

Que mon honneur courait en souffrant votre amour ; 1655
 C'est lui qui me pressa de quitter cette Cour,
 D'éviter mon malheur par une longue absence,
 Et me mette à l'abri de votre violence :
 Ce perfide feignant de l'amitié pour nous,
 Me jura mille fois qu'il le tenait de vous. 1660
 Oui, Sire, de vous-même, enfin je le confesse,
 Les serments qu'il me fit trompèrent ma faiblesse,
 J'en crus une partie, et fuyant les avis
 Qu'une âme plus craintive eut peut-être suivis,
 Au lieu de me sauver, et de prendre la fuite 1665
 Dans les extrémités où je me vis réduite,
 N'espérant mon secours que de ma seule main,
 Je lui montrai ce fer, et lui dis mon dessein :
 Mais, Sire, mon rapport n'est pas considérable,
 Et dans mon intérêt je ne suis pas croyable, 1670
 Si c'est une faveur que je puisse obtenir,
 De grâce commandez qu'on le fasse venir,
 Et si votre bonté me veut encore entendre.

ÉDOUARD

Ha ! Ne reste plus, mon coeur, il se faut rendre.
 Pourquoi t'endurcis-tu contre ton propre bien ? 1675
 Pour la justifier il ne reste plus rien.
 Enfin la vérité se fait assez connaître,
 Et mon amour l'absout, et condamne le traître :
 Miracle de vertu, miracle de beauté,
 Miracle de constance et de pudicité, 1680
 Beau chef-d'oeuvre adorable à la race future,
 Chef-d'oeuvre le plus beau qu'ait produit la Nature :
 Mais qu'avec tant de coeur, de vertu, de beauté,
 Par une erreur aveugle on a si mal traité ;
 Malheureuse beauté, vertu persécutée, 1685

Hélas ! Dans quels malheurs t'ai-je précipitée ?
Et de quelle façon pourrai-je réparer
Ce que ma rage et moi t'avons fait endurer ?
Quels biens puis-je donner, quel sang puis-je répandre,
Enfin par quels moyens y puis-je encor prétendre ? 1690
Ha ! Si ce coeur rempli de générosité
Garde pour ma douleur des restes de bonté,
Et si je puis encore implorer ta clémence,
Oublie un si grand crime, et vois ma repentance,
Amollis ce grand coeur justement endurci, 1695
Je me jette à tes pieds, j'implore ta merci,
Je ne mérite point de pardon ni de grâce ;
Mais si tu veux souffrir que je me satisfasse,
Et que quelque prétexte excuse mon forfait,
Accuse mon amour du mal que je t'ai fait : 1700
Mais je lui prescrirai de meilleures limites,
Et l'aurai désormais tel que tu le mérites :
Je n'aurai plus pour toi, ni désir, ni penser
Dont même les effets te puissent offenser,
Et je veux reconnaître une vertu si rare 1705
Par des preuves d'amour que l'amour te prépare :
L'honneur que tu perdais te doit être rendu,
Et d'autres où jamais tu n'avais prétendu.
Holà qu'on vienne ici.

SCÈNE DERNIÈRE

*Édouard, Mortimer, Isabelle, Le Comte de Varvic, Élips, Le Duc de Nolfoc, Le
Comte de Clocestre.*

ÉDOUARD

Voyez cette merveille, 1710
Regardez ce miroir de vertu nonpareille,

Venez participer à mon contentement,
 Bénir de mon amour l'heureux événement,
 Voir la fin que le Ciel accorde à mon supplice,
 Et la haute vertu qui triomphe du vice, 1715
 Vous qu'un aveugle amant blâma de trahison,
 Et de qui maintenant je demande un pardon.
 Comte, excusez de grâce un traitement barbare,
 Puisque je m'en repends, et que je le répare,
 Je devais mieux traiter un homme vertueux, 1720
 Être plus indulgent et plus respectueux :
 Mais puisque mon erreur m'a porté dans un crime,
 Indigne d'un amant, et d'un Roi légitime,
 Vous verrez à quel point je le veux réparer,
 Et de quelle façon je vous veux honorer. 1725

ISABELLE

Ô Dieu ! Quel changement contre toute apparence.

MORTIMER

Ha ! Je suis découvert, fuyons en diligence.

ÉDOUARD

Arrêtez, Mortimer, je veux parler à vous,
 Indigne et vil objet de mon juste courroux :
 Traître, traître cent fois, as-tu bien la puissance 1730
 De respirer encore et souffrir ma présence ?
 Fis-tu si peu de cas du repos de ton Roi,
 Et de cette bonté qu'il eut toujours pour toi ?
 Crois-tu sans ma mort accomplir ton envie,
 Perdre ce que j'aimais sans me priver de vie, 1735
 Ce que pour moi la terre a d'aimable et de beau.
 Bref ce que j'adorais sans me mettre au tombeau ?

Ha ! Tu le savais trop, et ton âme perfide
Tramait contre moi seul son dessein parricide,
Tu ne le peux nier, oui ce fut contre moi,
C'est donc à moi perfide à me venger de toi.

1740

MORTIMER

Ha Sire ! Il n'est plus temps que ma bouche le nie,
Oui Sire, mon rapport fut une calomnie,
J'attaquai l'innocence et la seule vertu,
Mais j'avais un dessein.

1745

ÉDOUARD

Quel dessein avais-tu ?
Traître ta lâcheté n'est que trop avérée,
Je t'en saurai punir, et ta mort est jurée,
En un mot souviens-toi du pacte que tu fis,
Et n'espère de moi que ce que je promis.
Non non, n'en attends point de pardon ni de grâce,
Qu'on l'arrache d'ici, que son procès se fasse,
Qu'on le traite en justice avec toute rigueur
Comme un sujet perfide, et comme un imposteur.

1750

ISABELLE

Bien que votre courroux vous rende inexorable,
Sachez que son dessein n'est pas si condamnable,
Étant ce que je suis, je ne vous cache rien,
En un mot apprenez qu'il fut pour votre bien,
Il voulut vous guérir d'un amour que l'on blâme,
Et sauver un État en perdant une femme :
Enfin il l'entreprit pour suivre mes avis,
Et ne doit point périr pour les avoir suivis,
Je me servais de lui pour servir la Couronne,

1755

1760

Ne m'étant pas séant de le faire en personne.

ÉDOUARD

Madame, c'est assez, je n'en avais point douté, 1765
 Et je reçois de vous ces preuves de bonté,
 Qui de votre amitié ne sont pas les premières,
 Il devait cet office à vos moindres prières,
 Et périssant pour vous, il s'acquitte aujourd'hui
 Des bonnes volontés que vous avez pour lui, 1770
 Vous l'avez plus aimé qu'il n'était nécessaire,
 J'en ai reçu la honte, et je m'en devrais taire :
 Mais je suis trop instruit, et trop intéressé,
 Et je veux aujourd'hui réparer le passé,
 Et pour vous établir l'ordre que je désire, 1775
 Retirez-vous chez vous.

ISABELLE

Oui, oui je me retire,
 Mais songez bien, Adieu.

ÉDOUARD *(parlant au Capitaine des Gardes)*

Suivez-la de ce pas,
 Gardez bien son logis, et ne la quittez pas, 1780
 Vous fidèles témoins de ma bonne fortune,
 À qui toute ma joie ets désormais commune,
 Voyez mon changement, et regardez mon choix,
 Si la Comtesse Élips n'est pas du sang des Rois,
 Sa vertu dont l'éclat honore l'Angleterre, 1785
 Mérite sa Couronne, et de toute la Terre :
 Il faut que tout lui cède, et qu'étant né son Roi
 Je soumette à ses pieds mes Empires et moi.
 Devant vous mes amis je confesse mes crimes,

J'eus pour elle autrefois des feux illégitimes, 1790
Et contre son honneur je fis tous mes efforts,
Mais jugez du succès en voyant mon remords :
Si dans mon repentir le passé se répare,
Je veux récompenser une vertu si rare,
Ce courage Royal et cette pureté 1795
Par ce suprême honneur qu'elle a trop mérité.
Oui si je puis tirer cet aveu de sa bouche,
Je veux qu'elle partage et mon sceptre et ma couche,
Que vous la connaissiez, que vous lui rendiez tous
L'hommage, et les devoirs que je reçois de vous 1800
Qu'elle atteigne aujourd'hui la grandeur souveraine,
Et que vous approuviez une si digne Reine,
Me voulez-vous, Madame, accorder ce bonheur ?

ÉLIPS

Sire, je suis confuse à ces excès d'honneur,
Et je me connais trop pour avoir de pensée, 1805
Qui s'élève au-dessus de ma grandeur passée,
Je vous rendrai toujours.

ÉDOUARD

Madame, c'est assez,
Ou vous êtes ma Reine, ou vous m'obéissez.

ÉLIPS

Oui, Sire, j'obéis, comme je le dois faire. 1810

ÉDOUARD

Il suffit, vous Monsieur me serez-vous contraire,
Et me refusez-vous votre consentement ?

LE COMTE DE WARWICK

Ha ! Sire, je ne puis dans cet étonnement,
Ni comprendre l'honneur q'on fait à ma famille,
Ni savoir qui je suis, ni connaître ma fille.

1815

LE DUC DE NORFOLK

Que votre Majesté fait un très digne choix.

LE COMTE DE GLOUCESTER

Ceux que votre valeur a vaincus tant de fois,
Recevant votre joug vous donnent moins de gloire,
Que vous n'en retirez d'une telle victoire :
Allons louer le Ciel pour un succès si beau.

1820

ÉDOUARD

Madame, de ma main recevez cet anneau,
Et prenez d'un Époux ce gage qu'il vous donne,
Votre tête aujourd'hui recevra la Couronne ;
Et me donnant à vous je vous donne ma foi,
Que vous allez régner sur mon peuple et sur moi.

1825